17e année - N° 154 L'ex. : un franc 1er trimestre 1968

CONTRE COURANT

James HODGES et sa partenaire qui donnent un récital au profit du Foyer individualiste le 24 mars
(voir annonce page 22 programme page 25)

Pas de nouvelles... Bonnes nouvelles !

Si l'on en croit le dicton. Pourtant, tout comme le porte en titre ce périodique, nous allons, là encore, à contre-courant ! Ma santé laisse à désirer. Si d'une part la médecine semble avoir pallié les effets, les causes restent réelles et me le font bien voir. Je remercie sincèrement tous ceux, et ils ont été près de 300 à le faire, qui par lettres particulières ou en renouvelant leur abonnement — les renouvellements ont été, malgré les circonstances, plus nombreux que l'an dernier — se sont inquiétés de ma santé et m'ont donné une opinion sur ce qu'il convenait de faire pour sortir de ce mauvais pas. Après la sortie couplée des nos 152 et 153, j'ai cru être sorti d'affaire et me suis attelé à la besogne, c'est-à-dire à répondre au plus grand nombre possible de mes correspondants. Las, quelle prétention, quelle mauvaise estimation des dangers auxquels j'avais échappé grâce à un traitement de choc ! Une reprise d'activité inconsidérée eut pour résultat une recrudescence, m'a confirmé mon médecin traitant d'après les analyses, des malaises qui avaient provoqué mes hospitalisations. Je me suis donc astreint à une stricte convalescence en interrompant toute correspondance, tous envois de librairie dont je m'excuse sans me libérer pour autant.

Ce n'est pas tout. Est-ce loi des séries ou toute autre chose, toujours est-il que les ennuis ont continué, ce qui n'a pas arrangé mon état, ce pernicieux et surnois diabète se répercutant du moral au physique.

Par ordre de dates, voici les mauvaises nouvelles. Augmentations très sensibles des frais concernant le journal. D'abord le papier, ensuite l'impression, le tout doublant presque les prix antérieurs. Nous avions bénéficié, m'a dit l'imprimeur — qui est un camarade — d'un tarif de faveur qu'il n'est plus possible d'appliquer. Cela posait un problème qu'il fallait résoudre. Ce n'est pas tout. J'avais deux réserves, combles toutes deux : la première expropriée, la seconde à évacuer, chacune dans les temps les plus rapides. Durant mon incapacité physique, la première reçut la visite des bulldozers.

Lorsque je m'en fus visiter celle du 18e arrondissement, je trouvai le terrain nu que l'on commençait à creuser.

(*suite page* 6)

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement*,
à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e)
Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68

Ce qu'il faut dire

SALMIGONDIS. — Parmi toutes les choses qui furent ces derniers mois d'actualité, il me faut faire un choix, choix difficile car les notes se sont accumulées sur ma table. Je crois qu'il faut en premier lieu s'arrêter, parmi elles, sur la greffe du cœur pratiquée au Cap ces derniers temps par le professeur Barnard.

Le 22 décembre, notre ami J. Pignero, dont j'admire la ténacité dans sa lutte contre l'action, souvent néfaste, des rayons ionisants, m'écrivait pour attirer mon attention sur la nocivité, dans le cas de M. L. Washkansky — le premier opéré —, desdits rayonnements et incriminant un traitement au radio-cobalt. A ce propos, il préconisait l'institution de services médicaux de décision radiologique de façon à n'utiliser les soins radiologiques qu'à bon escient et sous leur contrôle aux fins d'éviter la nocivité des pratiques dénoncées par son Association (1) pour l'homme et pour sa descendance.

Depuis, d'autres expériences ont été tentées, presque toutes négatives, sauf celle concernant le docteur Blaiberg, opéré le 2 janvier et qui aux dernières nouvelles était dans un état satisfaisant.

Je ne suis point radiologue ; je ne sais si le danger n'est réel qu'en certains cas, mais je lis de temps à autre qu'on utilise la radio-activité dans la lutte contre certains cancers et je signale que la Commission de l'énergie atomique, qui a établi un rapport pour un congrès tenu ces temps derniers aux U.S.A., révèle la mise au point d'un système nouveau qui fait appel à l'aide « d'un fusil à injection » pour l'intervention chirurgicale par grains

(1) Association pour la protection contre les rayons ionisants, 77 - Crisenoy.

de chrome radio-actifs. Elle estime en outre que cette méthode est préférable aux autres traitements, les balles de chrome pouvant être laissées de façon permanente dans l'organisme du malade, l'activité radio-active étant relativement courte.

A part l'argument de Pignero pour les greffes, il en est d'autres, les unes concernant la religion : n'en tenons pas compte. Or l'une d'entre elles est plus délicate. Le raisonnement provient d'un médecin anonyme qui s'explique ainsi : « Nous connaissons tous des personnes que les médecins avaient irrémédiablement condamnées à quelques semaines de vie et qui se portent fort bien depuis des années. Il peut arriver que l'organisme ait une réaction de désespoir et gagne. Dans ces conditions, peut-on prendre le risque d'abréger volontairement une vie ? même si la technique n'est pas tout à fait au point alors que les statistiques confirment que la plus grande partie des diagnostics de ce genre sont malheureusement confirmés. » Ça tient.

La médecine française, après un temps d'hostilité, fit, par une délégation de dix membres, une visite au Cap et depuis on nous informe que des dispositions nouvelles permettront cette greffe du cœur dans nos hôpitaux. Alors ?

Bien sûr, les novateurs, en toutes choses, ont à subir les attaques de ceux qui sont dérangés dans des habitudes solidement ancrées. Certes le professeur Barnard a interrompu une certaine forme de vie maintenue artificiellement, mais il n'a pas, à proprement parler, tué le jeune métis dont le cœur continue à battre dans la poitrine de son malade. D'autre part, il a su s'entourer d'une équipe remarquable, car, s'il a fait le saut — et quel saut — en pratiquant la greffe du cœur, la difficulté majeure consiste, selon les spécialistes de l'immunotransfusion, dans un manque de patients possédant les mêmes tissus organiques que les éventuels donneurs. C'est là évidemment un détail important. S'il est peu facile de trouver lorsqu'il s'agit d'un organe unique, comme le cœur, des spécimens propres à greffer, sinon sur les cadavres et encore sous certaines conditions, on pourra admettre la justification de certains émois.

Dans quelques années, grâce aux cracks du bistouri, ces opérations du cœur atteindront sans doute la banalité du traitement de l'appendicite ou des opérations césa-

riennes dont les résultats ont été inversés en moins d'un demi-siècle, passant de 96 % d'échecs à 96 % de réussites. Rappelons les tâtonnements concernant les anesthésiques. De 1799 à 1847, la médecine fit appel à l'oxyde nitreux, puis à l'éther, puis au chloroforme. Peu de patients survivaient. La fréquence des infections contractées en cours d'opération étaient redoutables. 45 % environ estima-t-on, 20 % pour certains chirurgiens très capables. Ce sont les recherches de Pasteur — si décrié de nos jours pour toutes sortes d'autres raisons — qui permirent de déceler les raisons d'une putréfaction gagnant les plaies. Il rechercha les méthodes chimiques salvatrices et adopta le phénol étendu d'eau. En 1865, il fit sa première expérience sur l'homme, et dans les années suivantes les cas de mortalité passèrent de 45 à 15 %.

Si le chirurgien du Cap ne tient aucun compte de la couleur de la peau de ceux auxquels il apporte son concours, il faut toutefois signaler que le pays où il opère est celui de l'apartheid. Aussi un comité qui lutte contre cette forme de racisme a mis en garde — en rappelant les excès de la médecine nazie — contre la possibilité d'un prélèvement du cœur sur des condamnés à mort ou des prisonniers susceptibles de l'être. Un accord international à ce sujet pourrait être pris à l'instar de celui concernant la Croix-Rouge. Qui s'en chargera.

Passons à un autre sujet : le recensement. La propagande officielle — tout comme pour la T.V.A. — a répandu par tous les moyens dont elle dispose des contre-vérités intéressées. Malheureusement un quotidien peu suspect de propagande libre penseuse dément, dans son numéro du 16 février 1968, les affirmations des organisateurs quant au secret gardé, les résultats étant, nous dit-on, confidentiels. Jugez-en d'après ce qui fut imprimé, ce jour-là, dans la feuille du Rond-Point : « Les administrations, les entreprises privées, demanderont à l'I.N.S.E.E. toutes sortes de renseignements. L'institut est fier d'avoir « vendu » à l'évêché de Paris les informations établies pour chaque pâté de maisons, ce qui a permis aux curés de la capitale de connaître les effectifs réels... et souvent insoupçonnés de leur paroisse. » Et cela à nos frais, qui ne sont pas minces : trois feuilles à remplir dont l'une formant chemise, et à peu près 3 milliards de perforations. Excusez du peu !

Négligeant, faute de place, quantité de révélations de ce goût-là, je ne saurais passer sous silence le triple

crime commis par M. Smith et ses amis à Salisbury. Depuis deux ans, trois condamnés noirs croupissaient dans leurs cellules, espérant sans aucun doute une commutation de peine. Pour régler un conflit déjà ancien et dans l'impasse, le gouvernement travailliste de M. Wilson, se souciant assez peu du résultat aléatoire de sa démarche, fit agir sa gracieuse majesté qui gracia spectaculairement les trois malheureux. Cette provocation eut les suites que l'on sait. Il y avait gros à parier qu'il en serait ainsi avec les racistes sécessionnistes. C'était jouer à pile ou face, en usant d'une pièce truquée, la vie des trois condamnés. Mais peu importe aux gouvernants d'outre-Manche ! Trois Noirs de plus ou de moins ! Les 4 millions qui restent feront peut-être payer cher à la clique qui règne là-bas cette inhumanité foncière. En tout cas à présent

ELLE A BONNE MINE M^me^ ELIZABETH !

Louis LOUVET

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles (suite)

Plus traces des bâtiments et de ce qu'ils contenaient. Que faire ? Pas grand-chose. Faute d'argent et surtout d'un endroit où mettre en cas de restitution ce que j'aurais récupéré. Pour la seconde réserve, c'est un peu mieux, mais guère. Résultats : les trois quarts des biens que j'avais réservés à *Contre-courant* sont volatilisés. Sans espoir de retour car j'ai bien pesé le pour et le contre. C'est en fait le combat entre le pot de terre et le pot de fer, un combat sans espoir.

Je ne cache pas que durant deux mois j'ai été démoralisé. Encore aujourd'hui j'accuse mal le coup. Cette année je vais faire le maximum en considération de la confiance mise en moi par de si nombreux camarades. Selon mes forces, qui ont malheureusement diminué. J'irai à la limite du raisonnable. J'ai neuf mois pour envisager ce qui pourra se faire au cours des années qui viennent et je vous en entretiendrai le temps venu. J'enrage, mais qu'y faire ? — *L.L.*

ETUDIANT cherche grenier ou mansarde, loyer raisonnable, dans le 6^e^ arrondissement. Pour réponse, écrire à *Contre-courant*. Merci.

L'AGE D'OR ET LE « MAL BLANC »

Nos journalistes « bien pensants » nous parlent souvent du « danger jaune », mais ils omettent de dire que depuis longtemps le « danger blanc » s'est transformé en un véritable « mal blanc » qui, telle une épidémie, s'attaque aux civilisations les mieux équilibrées, les ravage et les détruit. Selon l'explorateur Jacques Villeminot, qui vient de donner salle Pleyel une conférence fort intéressante, illustrée par un magnifique film en couleurs, les Trabriandais seraient parmi ceux qui auraient le mieux résisté au « mal blanc ». Sans doute parce qu'ils se trouvaient en dehors des grands courants de « notre » commerce.

Si vous consultez le Larousse, même les « six volumes », vous ne trouverez rien concernant les îles Trabriand ; il vous faudra une bonne carte pour les découvrir à la charnière de la Polynésie et de la Mélanésie, entre la Nouvelle-Guinée et les îles Salomon.

Et pourtant la civilisation des îles de Trabriand est célèbre dans les universités du monde entier, depuis que l'ethnologue anglais Branislas Malinowski a lancé, il y a cinquante ans, l'ethnographie moderne par les études courageuses, minutieuses et compréhensives qu'il lui consacra.

En allant salle Pleyel, je me demandais comment Villeminot allait présenter à son public bourgeois, voire un peu snob sur les bords, les mœurs libres et sans refoulements de ces indigènes qu'il avait surnommé, à cause de leur noble maintien (alors qu'ils ne sont vêtus que d'un bikini en fibres blanches), « les seigneurs des mers du Sud ». A vrai dire, il tourna la difficulté en se contentant de déclarer que sur ces îles heureuses la virginité d'une fille n'avait pas plus d'importance que celle d'un garçon ; puis il parla surtout de l'organisation économique de ce paradis terrestre, fondée sur l'amitié et sur une compétition de générosité dans les dons réciproques, économie d'où l'argent est exclu. Les belles filles, aux seins nus, simplement vêtues d'une jupette en fibres coloriés, à la démarche altière, firent le reste pour assurer le succès de sa conférence-film.

Le livre, qu'il dédicaça à l'entracte, est déjà plus explicite, mais il est encore loin de donner les précisions de Malinowski sur la vie sexuelle de ce peuple gai, sans complexes, sans police et sans prisons. A cela deux raisons : premièrement, Malinowski a vécu plusieurs années

parmi les Trabriandais et avait appris leur langue, alors que Villeminot et sa femme n'y passèrent que trois mois et durent faire appel à des interprètes, et deuxièmement les « seigneurs » bronzés des mers du Sud ont appris depuis cinquante ans à se méfier des pâles usurpateurs et de leurs espions, missionnaires et autres, rarement bien intentionnés.

Ainsi allons-nous essayer de faire ici le point, en nous référant au livre des Villeminot, mais surtout aux études de Malinowski, sans être tenu à la même discrétion qu'un conférencier de *Connaissance du Monde*.

Avant de décrire certaines mœurs étonnantes pour nous qui sommes les produits, tordus comme des ceps de vigne, de la civilisation judéo-chrétienne (on a beau être athée, on la subit !), il nous faut examiner comment ce peuple heureux assure sa survie.

Ils sont quelque 13.000 habitants sur un archipel dont la principale des quatre grandes îles mesure seulement 25 km de long sur 9 km maximum de large. Ceux de l'intérieur sont d'habiles jardiniers et cultivent surtout les ignames, gros tubercules dont le goût et la valeur nutritive rappellent ceux de la pomme de terre, et qu'ils échangent contre du poisson avec les pêcheurs de la côte.

Mais ces échanges se font d'après des règles fort complexes de services reçus et d'abrogations de clan que nous verrons plus loin, à propos du matriarcat. Ce que les théoriciens du socialisme ont nommé l'âge d'or du communisme primitif n'a jamais été une chose simple. Pour faire vivre en société des individus, aux instincts sociaux aussi imparfaits que ceux de l'espèce humaine, il a toujours fallu des « tabous ». Le tout est de les choisir de telle façon qu'ils ne nous fassent pas souffrir inutilement, comme c'est le cas avec ceux que nous subissons.

Pour le moment constatons simplement que les Trabriandais, eux, produisent plus qu'ils ne consomment, et que cela ne produit pas de crise économique, mais leur permet, au contraire, un joyeux socialisme. Cet heureux équilibre est réalisé, d'une part, par une exploitation rationnelle de leurs ressources et, d'autre part, et nous y reviendrons, par la limitation des naissances.

Voilà qui fiche par terre toutes les affirmations pompeuses des Lénine, Staline, Brejnev et autres technocrates : « Le socialisme, c'est les soviets plus l'électricité ! » ou encore : « On ne socialise pas la misère ! » ou cette dernière mouture : « L'expansion apportera le bonheur

à tous ! » Car à présent, cinquante ans après octobre, les Russes ont l'électricité, mais ils attendent toujours le socialisme, voire le communisme.

Non, le socialisme, c'est uniquement une question de relations fraternelles entre les hommes.

Quant à la production, il suffit qu'elle soit légèrement excédentaire sur les besoins pour réaliser l'équilibre nécessaire à cette fraternité d'un socialisme libre.

Et, en ce qui concerne les besoins de l'homme, ils sont très relatifs. Evidemment sur les îles Trabriand, au climat chaud, l'équilibre avec la nature est plus facile à réaliser. Mais avec nos machines actuelles, ce ne serait guère plus difficile ici.

Car les Spoutnicks, les Rolls, les Mirages, les bombes atomiques et autres gadgets sont d'une nécessité très discutable et d'une nocivité certaine. Mais c'est surtout la mystique technocratique de la course à l'expansion qui est une véritable maladie mentale.

Tout cela ressort de l'instinct de puissance mal orienté de nos dirigeants.

Aussi longtemps qu'à cette folie de l'expansion sans limite on ne substituera pas, comme aux îles Trabriand, la notion *d'équilibre,* et qu'on ne mettra pas la *compétition dans la fraternité* à la place de la *compétition pour le massacre,* l'humanité devra souffrir et pleurer au lieu de chanter et rire comme ces heureux insulaires.

(A suivre.)

Maurice LIME

LES SURPRISES D'UN CIMETIERE

Un curieux, notre ami H. Teurtrie, au cours d'une visite dans un cimetière provincial a découvert une tombe aux inscriptions peu communes dans un lieu ordinairement réservé aux regrets et aux formules religieuses. Jugez-en et soyez surpris avec lui :

LA CENDRE DE JOLY REPOSE EN CETTE ENCEINTE

1re STELE

— Ames indifférentes et froides,
fuyez loin de ce séjour. L'air qu'on y respire
est l'élément des cœurs sensibles.

2e STELE

A la mélancolie

— Elle n'est plus cette femme adorable,
favorite des yeux, des grâces, des amours.
Joly n'est plus, la Parque inexorable
A tranché le fil de ses jours.
Muses, livrez vos cœurs de la mélancolie.
Sur ce tombeau, venez verser des pleurs.
Sur ces tristes cyprès, la cendre d'une année
vous demande un soupir et des festons de fleurs.
Venez gémir et fleurir d'âge en âge
dans l'asile sacré que forma la douleur.
Mères tendres, ce pur hommage
Est le plus digne de son cœur.

TOMBEAU

Ici repose
MARIE ELISABETH JOLY
Femme Dulomboy
La meilleure des mères,
la plus douce et la plus sensible des femmes,
la plus tendre des épouses.
Elle décéda à Paris le 16 Floréal An 6
Agée de 37 ans (5 mai 1798)

Face arrière du tombeau

Joly dans son époux eut un fidèle amant
Mais elle avait le charme d'une amante
— Elle avait le folâtre enjouement
Elle avait la gaieté caressante
Ce ton si délicat, cette humeur prévenante
Ce vif et tendre empressement
Et la douceur qui nous enchante
Elle eut de la candeur le langage et l'accent
Elle fut simple en ses goûts ainsi qu'en sa parure
Faite pour les beaux arts, l'amour et la nature
Chacun de ses regards feignait un sentiment
On la reconnaissait à son maintien modeste
A ses traits si touchants de sa tendre amitié
A cet air, le dirais-je, amoureux et céleste
De décence et de volupté.

Henri TEURTRIE

A PROPOS D'UN CINQUANTENAIRE

Avec le cinquantenaire de la Révolution russe, les études sur le sujet sont à la mode dans nombre de périodiques. Nous allons sacrifier à cette mode en donnant dans les pages qui vont suivre de larges extraits du livre quasi épuisé de Voline — il nous en reste quelques exemplaires seulement — la Révolution inconnue, **qui est un ouvrage vraiment trop peu connu, lui aussi, et qui a paru voici déjà vingt ans. Il sera question pour cette fois-ci d'événements antérieurs à 1917.**

Dans la préface de ce remarquable ouvrage, on entre de plain-pied avec un sujet pas toujours traité avec compétence de nos jours, et les citations qui suivent en dénoncent le pourquoi.

« Toute révolution — même étudiée de près par de nombreux auteurs de tendances diverses, et à des époques différentes — reste, au fond, une grande Inconnue. Des siècles passent et, de temps à autre, viennent des hommes qui, fouillant les vestiges des anciens bouleversements, y découvrent encore et toujours des faits et des documents inédits. Souvent, ces découvertes renversent nos connaissances et nos idées que nous supposions définitives. Combien d'ouvrages sur la Révolution française de 1789 existaient déjà lorsque Kropotkine et Jaurès décelèrent dans ses décombres des éléments jusqu'alors ignorés qui jetèrent sur l'époque une lumière insoupçonnée ! Et Jaurès ne convint-il pas que les immenses archives de la Grande Révolution étaient à peine exploitées ?

. . . . . .

Généralement, on ne sait pas encore étudier une Révolution (comme on ne sait pas encore écrire l'histoire d'un peuple). Par ailleurs, des auteurs, bien qu'expérimentés et consciencieux, commettent des erreurs et de fâcheuses négligences qui interdisent au lecteur une juste compréhension des choses. On se donne, par exemple, la peine de fouiller à fond et d'exposer abondamment les faits et les phénomènes **frappants** : ceux qui se sont déroulés au grand jour, à la bruyante « foire révolution-

naire », mais on méprise et on ignore ceux qui se sont passés dans le silence, aux profondeurs de la Révolution, en marge de la « foire ». A la rigueur, on leur accorde quelques mots en passant, en se basant sur de vagues témoignages dont l'interprétation est, le plus souvent, erronée ou intéressée. Et ce sont, précisément, ces faits cachés qui importent et jettent une vraie lumière sur les événements et même sur l'époque.

Feuilletez quelques livres sur la Révolution russe. Jusqu'à présent, presque tous ont été faits par des gens plus ou moins intéressés, que ce soit au point de vue doctrinal, politique ou même personnel. Selon que l'écrivain est un « blanc », un « démocrate », un « socialiste », un « stalinien » ou un « trotskyste », tout change d'aspect. La réalité elle-même est façonnée au gré du narrateur. Plus vous cherchez à la fixer, moins vous y arrivez. Car les auteurs, ont, chaque fois, passé sous silence des faits de la plus haute importance si ceux-ci ne s'accordaient pas avec leurs idées, ne les intéressaient pas ou ne leur convenaient pas.

Comme toute Révolution, la Révolution russe possède un trésor de faits ignorés, même insoupçonnés. La présente étude prétend prendre, un jour, sa modeste place à côté des auteurs qui auront voulu, pu et su explorer ces immenses richesses, honnêtement et en toute indépendance.

.....

Et tout d'abord dissipons un erreur courante :

LE NIHILISME

Un malentendu fort répandu et profondément enraciné accompagne, en dehors de la Russie, ce mot né, il y a quelque soixante-quinze ans, dans la littérature russe et passé, sans être traduit, grâce à son origine latine, dans d'autres langues. En France et ailleurs on entend généralement par « **nihilisme** » une doctrine révolutionnaire **politique** et **sociale**, inventée en Russie, y ayant ou ayant eu de nombreux partisans organisés. On parle couramment d'un « parti nihiliste » et des « nihilistes », ses membres. Tout cela n'est pas exact.

Le terme nihilisme a été introduit dans la littérature et ensuite dans la langue russe par le célèbre romancier Ivan Tourguéneff (1818-1883), vers le milieu du siècle passé. Dans l'un de ses romans, Tourguéneff qualifia ainsi un courant d'idées — **et non une doctrine** — qui s'était manifesté parmi les jeunes intellectuels russes à la fin de l'année 1850. Le mot eut du succès et entra vite en circulation. Ce courant d'idées avait un caractère essentiellement **philosophique** et surtout **moral.** Son champ d'influence resta toujours restreint, ne s'étant jamais étendu au-delà de la couche intellectuelle. Son attitude fut toujours **personnelle** et **pacifique,** ce qui ne l'empêcha pas d'être animé d'un grand souffle de révolte individuelle et d'être guidé par un rêve de bonheur pour l'humanité entière.

Le mouvement qu'il avait provoqué (si l'on peut parler d'un mouvement) ne dépassa pas le domaine littéraire et celui des **mœurs.** D'ailleurs, tout autre mouvement était impossible sous le régime d'alors. Mais, dans ces deux domaines, il ne recula devant aucune des conclusions logiques que non seulement il formula, mais qu'il chercha à appliquer individuellement comme règles de conduite.

Dans ces limites, le mouvement ouvrit le chemin à une évolution spirituelle et morale qui amena la jeunesse russe à des conceptions générales très avancées et aboutit, entre autres, à cette émancipation de la femme cultivée, dont la Russie de la fin du XIX[e] siècle pouvait à juste titre être fière. Tout en étant strictement philosophique et individuel, ce courant d'idées portait en lui, grâce à son esprit largement humain et émancipateur, le germe des conceptions sociales qui lui succédèrent et aboutirent à un véritable mouvement révolutionnaire, politique et social. **Le « nihilisme » prépara le terrain** à ce mouvement, apparu plus tard sous l'influence des idées répandues en Europe, et des événements extérieurs et intérieurs.

C'est avec ce mouvement postérieur, mené par des **partis** ou groupements **organisés,** ayant un programme d'action et un but **concrets,** que le courant « nihiliste » est, généralement, confondu hors la Russie. Mais c'est uniquement au courant d'idées **précurseur** que le qualificatif **« nihiliste »** doit être

appliqué. En tant que conception philosophique, le nihilisme avait pour base : d'une part, le **matérialisme** et, d'autre part, l'**individualisme**, dans leur acception la plus large, voire exagérée. **Force et Matière**, le fameux ouvrage de Büchner (philosophe matérialiste allemand, 1824-1899), paru à cette époque, fut traduit en russe, lithographié clandestinement et répandu, malgré les risques, avec un très grand succès, à des milliers d'exemplaires. Ce livre devint le véritable évangile de la jeunesse intellectuelle russe d'alors. Les œuvres de Moleschott, de Ch. Darwin et de plusieurs auteurs matérialistes et naturalistes étrangers exercèrent également une très grande influence.

Le matérialisme fut accepté comme une vérité incontestable, absolue. En tant que **matérialistes**, les nihilistes menèrent une guerre acharnée contre la religion et aussi contre tout ce qui échappe à la raison pure ou à l'épreuve positive, contre tout ce qui se trouve en dehors des réalités matérielles ou des valeurs immédiatement utiles, enfin contre tout ce qui appartient au domaine spirituel, sentimental, idéaliste. Ils méprisaient l'esthétique, la beauté, le confort, les jouissances spirituelles, l'amour sentimental, l'art de s'habiller, le désir de plaire, etc. Dans cet ordre d'idées, ils allèrent même jusqu'à renier totalement l'art comme une manifestation de l'idéalisme. Leur grand idéologue, le brillant publiciste Pissareff, mort accidentellement en pleine jeunesse, lança dans l'un de ses articles son fameux parallèle entre un ouvrier et un artiste. Il affirma, notamment, qu'un cordonnier quelconque était infiniment plus à estimer et à admirer que Raphaël, car le premier produisait des objets matériels et utiles tandis que les œuvres du second ne servaient à rien. Le même Pissareff s'acharnait dans ses écrits à détrôner, au point de vue matérialiste et utilitariste, le grand poète Pouchkine. — « La nature n'est pas un temple, mais un laboratoire, et l'homme s'y trouve pour travailler », dit le nihiliste Bazaroff dans le roman de Tourguéneff.

En parlant d'une « guerre acharnée » livrée par les nihilistes, il faut entendre par là une guerre littéraire et verbale, sans plus. Le nihilisme borna son activité à une propagande voilée de ses idées

dans quelques revues et dans des cercles d'intellectuels. Cette propagande était déjà assez difficile car il fallait compter avec la censure et la police tzaristes qui sévissaient contre les « hérésies étrangères » et contre toute pensée indépendante. Les manifestations « extérieures » du nihilisme consistaient surtout en une façon extra-simple de s'habiller et en une manière dégagée de se comporter. Ainsi les femmes nihilistes portaient généralement les cheveux courts, chaussaient souvent leur nez de lunettes pour s'enlaidir et souligner leur mépris de la beauté et de la coquetterie, endossaient des vêtements grossiers par défi à la toilette et à la mode, empruntaient une démarche masculine et fumaient pour proclamer l'égalité des sexes et afficher leur dédain des règles de convenance. Ces quelques extravagances ne diminuaient en rien le fond sérieux du mouvement. L'impossibilité de tout autre genre d' « extériorisation » les expliquait et les justifiait largement. Et quant au domaine des mœurs, les nihilistes y pratiquaient un rigorisme absolu.

Mais la base principale du nihilisme fut une sorte **d'individualisme spécifique.**

Surgi d'abord comme une réaction fort naturelle contre tout ce qui écrasait, en Russie de l'époque, la pensée libre et l'individu, cet individualisme finit par renier, au nom d'une absolue liberté individuelle, toutes les contraintes, toutes les obligations, toutes les entraves, toutes les traditions imposées à l'homme par la société, la famille, les coutumes, les mœurs, les croyances, les convenances établies, etc.

Emancipation complète de l'individu, homme ou femme, de tout ce qui pourrait attenter à son indépendance ou à la liberté de sa pensée : telle fut l'idée fondamentale du nihilisme. Il défendait le droit sacré de l'individu à une liberté entière et à l'inviolabilité de son existence.

Le lecteur comprendra pourquoi on qualifie ce courant d'idée de **nihilisme.** On voulait dire par là que les partisans de cette idéologie n'admettaient **rien** (en latin : **nihil**) de ce qui était naturel et sacré pour les autres : famille, société, religion, traditions, etc. A la question qu'on posait à un tel homme : « Qu'admettez-vous, qu'approuvez-vous

de tout ce qui vous entoure et du milieu qui prétend avoir le droit et même le devoir d'exercer sur vous telle ou telle emprise ? » L'homme répondait : « **Rien ! » (nihil).** Il était donc « nihiliste ».

En dépit de son caractère essentiellement individuel et philosophique (il défendait la liberté de l'individu d'une façon abstraite plutôt que contre le despotisme régnant), le nihilisme, nous l'avons dit, **prépara le terrain à la lutte contre l'obstacle réel et immédiat,** pour l'émancipation concrète : politique, économique et sociale.

Mais il n'entreprit pas lui-même cette lutte. Il ne posa même pas la question : « Que faire pour libérer effectivement l'individu ? » Il resta jusqu'au bout dans le domaine des discussions purement idéologiques et des réalisations purement morales. Cette autre question, celle de l'action immédiate pour l'émancipation, fut posée par la génération suivante, au cours des années 1870-1880. Ce fut alors que les premiers groupements révolutionnaires et socialistes se formèrent en Russie. L'**action** commença. Mais elle n'avait plus rien de commun avec le « nihilisme » d'autrefois. Et le mot lui-même fut mis au rancart. Il resta dans la langue russe comme un terme purement historique, trace et souvenir d'un mouvement d'idées des années 1860-1870.

Le fait qu'à l'étranger on a l'habitude d'appeler « nihilisme » tout le mouvement révolutionnaire russe avant le « bolchevisme » et qu'on y parle d'un « parti nihiliste », est donc une erreur due à l'ignorance de la véritable histoire des mouvements révolutionnaires en Russie.

VOLINE

(Dans le prochain numéro :
De Gapone à la naissance des Soviets)

CAMARADE recherche poésies et chansons pour en constituer un recueil. Surtout celles éditées par les auteurs. De préférence d'avant-garde d'esprit *Contre-Courant.* Prendre contact avec *J.P. Monteil,* 2, passage Trubert-Bellier, Paris (13e).

Opinions et dialogues

MEURTRE D'ENFANT

Philo. — Le cas de ce jeune assassin est assez déconcertant et sa mentalité particulière va soumettre nos psychiatres officiels à une épreuve assez risquée.

Misan. — Oui ! Je sais, je sais. On va se demander s'il est ou non responsable et on se gardera bien de s'interroger sur l'état mental de tous ceux qui, froidement, rationnellement, fabriquent actuellement de monstrueux engins de mort avec la collaboration des meilleurs mathématiciens de la planète. Et si quelqu'un doit être puni, ce seront les opposants à cette préparation à l'assassinat massif.

Philo. — Eh là ! Il me semble que vous allez trop loin et si on vous attaquait je crois bien que votre premier réflexe serait un acte de défense. Par conséquent...

Misan. — Quel nigaud vous faites ! A-t-on jamais vu un peuple attaquer de lui-même et de sa seule initiative un autre peuple ? Si jadis des hordes faméliques se ruèrent sur des contrées fertiles pour en piller les richesses, il n'en est plus de même aujourd'hui, et seuls les meneurs d'hommes, par ambition, fanatisme ou cruauté, par esprit despotique et griserie du pouvoir, se livrent à des entreprises meurtrières, faisant passer avant l'amour de la vie celui de la puissance. Car il n'y a rien qui ne puisse se résoudre par la raison, si on est réellement respectueux du droit de vivre du prochain, à condition, naturellement, que celui-ci à son tour respecte lui-même votre sens de la vie.

Philo. — Mon pauvre ami, vous êtes en pleine utopie et vous vous écartez d'ailleurs du sujet. Revenons donc à notre jeune meurtrier. Quelle serait votre attitude si vous aviez à vous en occuper ?

Misan. — Pourquoi ne pas me demander de refaire le monde. Cet être est le produit d'une société basée sur la puissance de l'argent, sur le mépris de la vie des autres. Alors qu'il a supprimé d'un seul coup un enfant pour s'enrichir, des milliers d'autres personnes suppriment lentement des millions de leurs semblables en les exploitant et en les privant d'une partie de leur effort. Il n'y a pas chez eux la moindre bonté, la moindre fraternité, et le cheptel humain ne représente pour eux qu'une source de profit. Je laisse de côté les drames de

la jalousie sexuelle, drames existant également chez de nombreux mammifères, ce qui prouve, mieux que toutes les théories, notre native animalité.

Philo. — Pour un beau prêche, c'est un beau prêche ! Mais vous n'avez pas répondu à ma question, car, en somme, les cas comme celui de ce jeune criminel sont assez rares et...

Misan. — Mais pas du tout, ils ne sont pas rares et les journaux en sont remplis. Que faites-vous de tous ces accidents dans les airs, sur les routes, sous terre, sur mer ! Croyez-vous que toutes ces morts étaient inévitables et qu'elles ne sont pas plutôt la conséquence logique d'un certain mépris de la vie ? Et les sports, cet entraînement destiné à fabriquer des « durs », pensez-vous que cela développe le culte de la raison, de la sensibilité, de la justice et de l'amour du prochain ? Il ne saurait y avoir amitié là où il y a rivalité, ambition, compétition, désir de triompher d'un adversaire.

Philo. — Sapristi, quelle avalanche d'arguments, mais je peux vous opposer que ni vous ni moi, bien qu'infériorisés pécuniairement par les mœurs sociales actuelles, n'avons jamais été tentés de nuire volontairement à qui que ce soit. Ce qui réduit à zéro votre réquisitoire social. Et je reviens toujours à ma question : comment envisagez-vous le cas du jeune criminel ?

Misan. — Puisque vous y tenez, je pense que ce cas est une goutte d'eau dans l'océan humain où s'ébauche à peine l'homme fraternel de demain. Les démiurges sociaux qui clament leur amour de la justice sociale (selon leur vue) et qui suppriment, pour parvenir à leurs fins, des millions d'opposants ont à mon sens la même psychologie que celle de ce solitaire. Pour être un meneur d'hommes il ne faut point s'embarrasser de sagesse, ni de sensibilité. Le caractère du but ou de l'enjeu diffère, bien sûr, mais le mépris de la vie humaine est le même dans les deux cas. D'autre part, pour un déchet social comme notre sujet, vous avez des millions d'amoraux qui cultivent, fabriquent, transportent, trafiquent et vendent des poisons qui détruisent lentement la santé et la conscience de leurs semblables. Avez-vous réfléchi, à votre tour, à ce genre de criminels ?

Philo. — Vous m'embarrassez toujours avec votre pessimisme, mais que faire de tous ces malfaiteurs sociaux ?

Misan. — Les supprimer ne ferait pas disparaître la cause qui est l'appât du gain. Quant à supprimer l'argent...

Philo. — Vous êtes décourageant, mais j'aimerais bien tout de même une petite solution.

Misan. — Bah ! Pourquoi ne mettrait-on pas ensemble tous ces êtres malfaisants, hommes et femmes, après stérilisation, sur une île pour leur permettre de vivre entre eux selon leurs instincts. Cela ferait peut-être réfléchir les autres. Ne croyez-vous pas que ce serait là la plus humaine et la plus équitable solution ?

Philo. — Etes-vous sûr alors que l'Australie elle-même serait assez grande pour les contenir tous ?

IXIGREC

LA HOTTE D'ASINIUS

MARCHE COMMUN

ENFIN nous savons quasi officiellement que la comédie de l'admission de la Grande-Bretagne dans le Marché commun a buté sur une question personnelle. De fait, les raisons alléguées sont réelles et valables, mais ce qui ressort en demi-teinte sur le fond du débat, c'est la personnalité du chef de l'Etat français, véritable dictateur politique puisque l'avis du Parlement est son dernier souci. Avis à ceux qui votent et dont la volonté est bafouée magistralement. Nous ne sommes pas ici des spécialistes de l'économie. Je le suis personnellement moins que tout autre, aussi ne puis-je dire avec certitude si l'attitude gaullienne est bénéfique ou non. Ce qui est certain, c'est que M. Couvé de Murville, dont le talent est certain, marche aux ordres. Tout comme pour sa candidature contre Frédéric-Dupont dans le VII[e] arrondissement parisien. Aspect curieux d'une démocratie moderne.

REPRESAILLES ?

Cette manière de procéder n'est pas au goût des partenaires de la France dans le Marché commun. De tous en bloc qui s'apprêtent à réexaminer leur attitude à l'égard des communautés. Le plus acharné semble être le représentant des Pays-Bas, M. Luns, et il est à peu près certain que l'action des quatre autres associés de Bruxelles nous sera préjudiciable. Ainsi, de par la volonté d'un homme assez haut placé bien entendu et qui en supportera allégrement les conséquences, vous, moi, le pays tout entier donne prise aux représailles. En vérité nous sommes en train — et quand j'écris nous ce n'est qu'une clause de style — de nous mettre le monde entier

à dos. Pour les Américains, l'idée de boycott est mise à exécution.

VOLONTE DE PUISSANCE

Ce n'est pas la première fois que dans le destin du monde un homme ou même un pays s'acharne pour l'obtention du leadership qui lui paraît favorable. Prenons le cas de la Russie. Il est démontré aujourd'hui que la volonté de l'U.R.S.S. de demeurer — envers et contre tous — la puissance dirigeante du communisme mondial est à la base du différend soi-disant idéologique avec la Chine de Mao Tsé-toung et, depuis quelque temps également, avec Cuba qui évolue sous la conduite de Fidel Castro. La querelle Staline-Trotzsky n'est certainement pas étrangère à cette façon d'imposer à autrui des directives jugées indispensables à la grandeur et à la force de la diplomatie soviétique sous toutes leurs formes.

ETRE GRAND

Il est probable que, si une aide efficace avait été apportée à l'Allemagne avant la prise du pouvoir par Hitler, les marxistes allemands auraient eu une chance de l'emporter. Ce qui n'aurait pas tout arrangé et pas empêché sans doute, pour d'autres causes, d'autres prétextes, la seconde guerre mondiale. Mais qui supposera une attitude passive des communistes allemands au sein de la III[e] Internationale ? Pouvons-nous supposer qu'ils seraient restés bien sagement dans l'orbe de Moscou sans essayer de tirer en faveur de leur pays leur épingle du jeu. Il suffit de constater les efforts accomplis par les satellites actuels de la Russie pour se dégager de l'oppression politique et économique de la dictature russe pour être convaincus que tout n'aurait pas été si simple pour les dirigeants avisés du Komintern.

ATTENDONS

Nous n'avons pas fini d'assister à des rebondissements spectaculaires concernant l'influence française, contestée par les associés européens, dans le Marché commun. Les coups bas ne sont pas exclus. Pour le moment, une grève de la parole similaire à la politique de la « chaise vide » s'instaure symbolisant l'obstruction des représentants du Benelux. Si de chaque côté l'obstination devient une règle, le capotage du Marché commun agricole et industriel est à prévoir. Et le trône de « qui vous savez » pourrait fort bien vaciller... Après tout, il n'est pas si solide.

LUNDI	1	8	15
MARDI	2	9	16
MERCR.	3	10	17
JEUDI	4	11	18
VENDR.	5	12	19
SAMEDI	6	13	20
DIMAN.	7	14	

20 ECHOS

JOURS DE NOTRE VIE

LE CRIME : besoin social

Un crime hors série, demeurant mystérieux tout juste le temps voulu pour tenir le public en haleine avant qu'il ne se lasse, est toujours une aubaine bienvenue pour la presse. Pour la presse quotidienne aussi bien que pour la presse hebdomadaire dite « presse du cœur » qui sait si bien émouvoir ses lecteurs et lectrices qu'elle peut se vanter de tirer à des millions d'exemplaires. Pour que le crime soit vraiment sensationnel, il importe naturellement que les acteurs du drame : victimes, coupables, parents, soient des personnages marquants, sans quoi le crime perd beaucoup de son intérêt. La grande masse des lecteurs adore en effet déguster les relents scabreux de la vie intime des cossus.

Le récent meurtre d'un gosse versaillais par un galopin de son voisinage en a une fois de plus fourni la démonstration. Un cas un peu analogue s'est produit récemment en Allemagne. Non pas un, mais trois jeunes enfants ont été massacrés par un adolescent empreint de sadisme. Seulement ce cas a fait beaucoup moins sensation parce que les parents des victimes et ceux de l'assassin étaient de petites gens insignifiantes.

Dans le cas versaillais, les deux principaux intéressés : immolé et immolateur, étaient tous deux gosses de rupins. Aussi non seulement la presse française, mais toute la presse internationale s'est jetée avidement sur la belle occasion.

Le tueur — tous les lecteurs de journaux et auditeurs de la radio en furent rapidement informés — fut vite découvert. Il a fait des aveux complets, il a raconté par le détail les diverses péripéties du meurtre. Toutes ses déclarations se sont révélées exactes. Il n'y avait donc plus qu'à laisser l'affaire suivre son cours normal, soit, selon toute apparence : examen du meurtrier par les services psychiatriques et son internement pur et simple. Cela n'aurait pu faire l'affaire des as du barreau, qui eux ne peuvent passer l'occasion de prononcer de belles

plaidoiries grassement payées. Et puis il faut penser aussi aux policiers, détectives, geôliers et à la magistrature, toutes gens pour qui le crime constitue la raison d'emploi.

Les « chers maîtres » vont-ils au moins dénoncer les tout premiers responsables de la tragédie, les « malheureux parents » que la presse ne se fait pas faute de plaindre. En oubliant toutefois de préciser que, si ces « malheureux parents » — qualifiés alors d' « heureux parents » lors de l'apparition en ce monde de leur nouveau-né — s'étaient abstenus de sortir de leur néant des chérubins qui n'avaient pas demandé qu'on les dérange, la tragédie n'aurait jamais eu lieu.

Et puis, en définitive, qu'entend-on par « crime » ? Une, deux, trois personnes tuées par un maniaque. Mais cent, mille personnes ou plus tuées au moyen de bombes lancées par de vaillants aviateurs, cela se qualifie « action de gloire ». Le « malheureux » père versaillais aura, lui du moins, la consolation d'être assuré que son rejeton aura échappé aux massacres atomiques que lui-même, en sa qualité de fonctionnaire militaire, aide à préparer.

CYNICUS

Le Foyer Individualiste d'Études Sociales
présente un spectacle de qualité

DIMANCHE 24 MARS 1968 à 14 h 30

SALLE TRÉTAIGNE

7, rue Trétaigne, Paris (18e) - Métro : Jules-Joffrin

RÉCITAL JAMES HODGES

Neuf grands numéros : Illusionniste, Ventriloque, Marionnettiste, Comédien, Caricaturiste, etc...
avec la collaboration de : l'illusionniste MARC MARCEAU, LILIANE HODGES, DANIELLE FRANÇOIS, et la participation de

MYSTAG

Cartes : 10 F. — En vente Librairie PUBLICO : 3, rue Ternaux, Paris (11e), ou versement au C.C.P. Paris 10.29.695 de René GUILLOT : 28, bd Stalingrad (11e étage) - 92-MALAKOFF

VALEUR CULTURELLE DE L'ILLUSIONNISME

Vous faites quelques pas dans votre appartement : le volume que vous occupiez initialement a été remplacé par de l'air, donc par quelque chose — un gaz — de beaucoup moins compliqué que vous, c'est-à-dire qu'une certaine juxtaposition de colloïdes. Cette remarque banale nous rappelle que les études du physicien sont hérissées de bien moins de facteurs que les travaux du psychophysiologiste.

En particulier, c'est de ces amas de colloïdaux — comme vous et moi — que Voltaire a pu dire (1763) qu'ils utilisent leurs paroles « pour déguiser leurs pensées ». Et le philosophe Emile Meyerson revint (1921) pertinemment à la charge : « L'esprit du savant, au laboratoire, a bien acquis une grande aptitude à découvrir et à éliminer les erreurs, dont ses expériences peuvent être entachées : c'est d'ailleurs parce que le grand public soupçonne cette situation qu'il se croit particulièrement compétent pour le contrôler. Mais ce à quoi le profane ne prête pas assez attention, c'est que, dans le laboratoire, la nature est toujours *de bonne foi.* »

D'où cette conséquence fondamentale : lorsqu'une constatation porte sur des colloïdes munis d'un système nerveux complexe, il faut *toujours* prendre en considération l'éventualité d'une « mauvaise foi » (ou mythomanie, c'est-à-dire : tendance pathologique à mentir), d'un mensonge corporel (ou hystérie, c'est-à-dire simulation de maladies). C'est par indigence de culture générale que des savants authentiques (comme William Crookes, Olivier Lodge, Charles Richet) se sont lamentablement laissé duper.

Nous allons citer dans un instant les noms de quelques savants qui, parallèlement à nous, mais sans le moindre succès auprès des politiciens, ont conseillé de combler cette universelle lacune de la culture générale : l'absence d'un examen critique des principes et techniques de l'illusionnisme, dont la prestidigitation est un cas particulier et qui utilise, par définition, tous les procédés possibles pour fausser *systématiquement* la constatation des faits.

Seul, un spécialiste exercé peut dépister une source

d'erreur, qui compte parmi les plus difficiles à prévoir et à prévenir.

Un des premiers, Ernst Mach eut la circonspection d'écrire (1905) :

« Il y a très grand profit à analyser les moyens grâce auxquels les illusionnistes surprennent leur assistance, d'une façon souvent très simple. Il s'agit, par exemple, de faire admettre par le spectateur une *identité* qui n'existe pas : emprunter une montre qu'on dépose dans un mortier. Pendant qu'on couvre le mortier et qu'on place le tout sur la table, on détourne l'attention, pour que l'opérateur ou son aide puissent, sans être vus, subtiliser la montre et la remplacer par une autre sans valeur. Briser la fausse montre à coups de pilon. Et, après avoir à nouveau détourné l'attention, la vraie montre apparaît dans un endroit auquel personne ne songeait. »

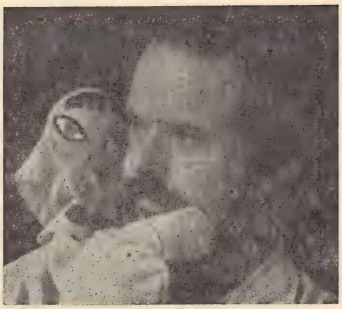
Pressenti en 1909 pour appuyer de son autorité les phénomènes dits occultes, Henri Poincaré répondit : « Pour que les expériences servent à quelque chose, on doit les faire en présence d'un illusionniste, bien mieux préparé que moi pour saisir le truc au vol... », et les intervieweurs n'insistèrent pas. Auguste Lumière préconisa (1943) l'illusionnisme comme méthode pour apercevoir les points faibles de telle ou telle expérience, pour identifier les erreurs sensorielles, pour développer l'esprit critique, pour annihiler la niaise croyance aux miracles, pour combattre la confusion continuelle entre la fiction et la réalité. « Il ne faut pas, écrit Alexandre Koyré (1946), que le monde, où nous vivons, nous apparaisse comme étranger et mystérieux. Nous acceptons si facilement toutes sortes de choses que nous ne comprenons pas... »

Certes, il n'est pas question d'instaurer, dans les lycées, de longues séances de travaux pratiques, qui, au mieux, transformeraient chaque adolescent en un médiocre « presti ». Il n'y a pas davantage lieu de se lancer dans de minutieuses descriptions de « tours » alambiqués : d'interminables pages échoueraient même à rendre suffisamment compte des quelques secondes pendant lesquelles l'opérateur manœuvre, tandis qu'une cohue d' « idées » se bousculent dans la cervelle du spectateur aux yeux écarquillés. Ajoutons que bien des « tours » sont la *propriété personnelle* de leurs auteurs, lesquels consacrent parfois *plusieurs années* à les mettre au point. Et que

PROGRAMME

RÉCITAL

JAMES HODGES



•

Introduction par MYSTAG
Présentation Marc MARCEAU

•

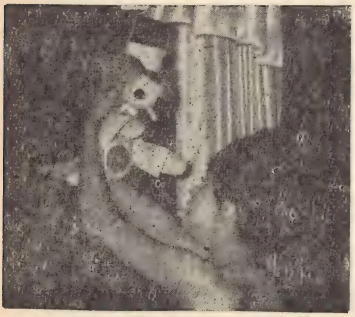
Prémière partie : JAMES HODGES dans

1° — Marionnettes et Baladins.
2° — Burlesque de l'illusion.
3° — Jim Fou et ses droodles.
4° — Le Balayeur.
5° — James and partner.

Entracte avec Tombola

Deuxième partie :

6° — Illusions fantaisistes avec Marc MARCEAU
7° — MYSTAG : mentalisme.
8° — Du Rire et de la Magie avec HODGE et MARCEAU.
9° — MYSTAG : la magie du feu.



•

Ce spectacle a été conçu
par
MYSTAG
et donné au profit du
Foyer Individualiste
d'Etudes Sociales

les associations professionnelles exigent le secret des tours, à l'exception de recettes élémentaires.

Les illusionnistes honnêtes s'abtiennent de suggérer à l'auditoire l'intervention d'influences « magnétiques » ou spirites, de « forces » surnaturelles et mystérieuses : ils se contentent de provoquer une interprétation d'apparence inéluctable, qui sera néanmoins démentie par la suite ; souvent même, ils proposent une ou plusieurs « explications », que tous admettent au fur et à mesure, mais qui, toutes, s'avéreront ne rien valoir.

Amuser, intriguer, intéresser : tel est l'aspect *superficiel* de l'illusionniste. Le profane renoncera de bon cœur à savoir exactement ce qui s'est passé, puisque des professionnels entraînés peuvent, le cas échéant, n'être guère plus avancés à l'égard de collègues. Un homme au jugement parfaitement éduqué consentira à ne pas être initié à *tous* les trucs des « prestis » : possède-t-il à fond *tous* les stades de la synthèse du nylon ou *tous* ceux de la dernière théorie d'Einstein ? Une confiance motivée dans les professionnels de l'expérimentation (1) scientifique doit s'étendre aux professionnels de la démonstration (1) illusionniste. Ce qui importe *par-dessus tout,* c'est d'être bien renseigné sur l'existence et l'étendue de cette technique, et de ne pas rêver à on ne sait quelles « causes magiques », comme chacun est spontanément porté à le faire. C'est *l'attitude inverse* qui convient, et elle s'applique aux miracles passés, présents et futurs, aux séances de télépathie (ou médiumnisme avec ou sans ectoplasme), et ainsi de suite : quelle aberration que de les affubler de « surnaturel », quand nous assistons journellement à des démonstrations dont il vous est, indubitablement, impossible — pour les raisons qui ont été dites — de connaître les détails exacts !

Ainsi donc, l'illusionnisme doit s'incorporer à l'éducation du jugement, en compagnie de notions solides de logique scientifique (ne pas confondre avec la « logique philosophique »), de probabilité, de psychopathologie.

Marcel BOLL

---

(1) « On abuse fréquemment du mot « expérience », alors qu'il s'agit de « démonstration ». « Expérimenter », c'est pratiquer un essai dans certaines conditions à l'effet d'étudier un phénomène naturel. Une « démonstration » tend à prouver ce qu'on considère d'avance comme vrai ». Professeur A. Bessemans.

AUTOPSIE DE L'IMPRIMÉ

JAURES ET SES DETRACTEURS par *Alexandre Croix*. — Aux éditions du Vieux St-Ouen, qui nous ont déjà donné de René Ringeas et Gaston Coutant un volume dont nous avons donné un compte rendu élogieux et qui le méritait : *Gaston Couté, l'enfant perdu de la révolte* (1), vient de paraître un second ouvrage d'A. Croix — le premier était consacré à Tixier-Vignancour — destiné à nous faire mieux connaître Jean Jaurès, le célèbre militant socialiste, assassiné par Raoul Villain à la veille de la guerre de 1914. Des biographies dudit leader il en existe de nombreuses, mais celle-ci, excellente, a ceci de particulier qu'elle jaillit d'à travers les multiples polémiques qui, il faut bien le dire, ont coûté la vie à un Jaurès désigné, par des campagnes de presse systématiques, comme l'agent de l'Allemagne du kaiser, aussi bien par les sociaux-démocrates allemands que par l'extrême-droite française. Donc c'est au travers des polémiques acerbes et sans merci, où nous retrouvons non pas seulement Daudet (peu d'ailleurs) et Maurras, mais aussi Urbain Gohier, Gustave Téry, Robert de Jouvenal et même le père du « Bouif » Georges de La Fourchardière, ainsi que des socialistes d'avant l'unité. C'est donc bien une histoire sociale de 1886 à 1914 dont Jean Jaurès est le prétexte que nous donne A. Croix dont la documentation — comme chacun le sait — est de premier ordre. Signalons d'ailleurs les illustrations qui accompagnent le texte et qui sont la démonstration du sérieux et de la qualité des recherches bibliographiques qui ont présidé à la sortie de cette œuvre. Que dire de plus ? sinon que ceux de nos lecteurs qui feront l'acquisition de cet ouvrage hautement intéressant n'auront pas lieu de le regretter. Nous y reviendrons d'ailleurs. (Un volume, abondamment illustré, de 336 pages grand format, franco : 32 francs.)

ESSAIS SUR L'AMERIQUE LATINE et REVOLUTION DANS LA REVOLUTION par *Régis Debray*. — Ces deux ouvrages — dont le premier vient de paraître — ont pour auteur un jeune philosophe dont la tragique aventure défraya la chronique mondiale. Il n'est pas question ici

de défendre les thèses de Régis Debray. Simplement de dire qu'elles sortent de l'ordinaire. Si dans le premier de ces livres il y affirme des idées mûries aux feux de l'actualité révolutionnaire, dans le second il a l'avantage de parler de choses qu'il eut le malheur de bien connaître, qui le condamnent à passer les plus belles années de sa vie, dans une sécurité fort relative, dans un lieu de détention où tout peut arriver sans vérifications bien faciles. Dans ces essais, un chapitre est réservé aux maquis vénézuéliens. Un autre relève plus généralement de l'Amérique du Sud. Le reste étant axé sur l'expérience cubaine et à l'action des U.S.A. vis-à-vis du tout. Le premier de ces volumes peut vous être fourni par notre service de librairie, franco 9 fr 50 et le second, de même, franco : 10 fr 60.

UNE GRANDE FIGURE : PAUL ROBIN par *Jeanne Humbert*. — Nos amis connaissent bien l'auteur tant par ses remarquables articles donnés à notre revue que par ses écrits, hélas, presque tous épuisés dont son si émouvant *Eugène Humbert* (2), dédié à la mémoire de son mari, massacré à Amiens lors de la dernière guerre par une aviation aveugle alors qu'il purgeait une condamnation inique, octroyée par le pouvoir d'alors. Dans sa dernière plaquette, il s'agit de la reproduction de sa conférence si documentée et si émouvante réservée à la vie et à l'œuvre de Paul Robin qui l'avait précédée sur les chemins où elle a cheminé toute sa vie, qui se révèlent de plus en plus nécessaires et qui mènent à la limitation raisonnée des naissances désignés sous le vocable néo-malthusisme. Je ne vous décrirai pas la carrière de ce grand précurseur, je m'en voudrais de déflorer un sujet traité avec autant de maîtrise par notre camarade, mais je ne saurais signaler la sortie de cet ouvrage sans vous engager non seulement à vous le procurer, mais à le faire lire autour de vous. Il en vaut la peine (une plaquette : franco 3,60).

HISTOIRE VRAIE D'UNE VIE MANQUEE ou LE PRETRE ET LE COUPABLE par *Pierre de Roys*. — J'ai lu d'une traite, au cours d'une nuit, ce drame de la confession. C'est dire l'intérêt qui se dégage de ces aveux. Pourtant, en fin de compte, j'ai été déçu. L'auteur est un croyant. Pourtant tout le long des 70 premières pages on assiste à une critique de l'enseignement religieux tel qu'il est pratiqué de nos jours par des prêtres rigoristes et pleins de préjugés. La seconde partie où il

s'agit des amours de l'auteur. Il faut mettre le mot au pluriel — c'est fort difficultueux — car il s'agit de deux femmes différentes. Le fléau de la balance se penche vers la non-légitime, ce qui semble prouver que ce chrétien n'est guère friand d'orthodoxie ; mais il ressort de ses débats de conscience que le mysticisme cultivé par ses éducateurs est en partie responsable d'une situation inextricable. Nous pouvons lui dire que, sans faire l'apologie du « back-streetisme », son cas est loin d'être une exception. Pourtant, entre nous, il a eu de la chance car cette « plus aimée » a eu quelque patience et ne paraît pas fort gâtée par un excessif tempérament ! C'est la « rencontre », ainsi que le dirait Claude Lelouch, et devant elle chacun réagit à sa façon. Pour ne pas en souffrir, une seule solution : se contenter du tran-tran habituel à de nombreux couples. Oui, mais voilà... (un volume franco : 10 fr 60).

FERNAND PELLOUTIER, FONDATEUR DES BOURSES DU TRAVAIL par *Maurice Foulon*. — Voilà un livre qui arrive à son heure avec le centenaire de Pelloutier le mal connu. Foulon, auteur d'un Eugène Varlin, relieur et membre de la Commune (encore un méconnu) (4), nous donne avec sa dernière production le fruit d'un labeur minutieux. Ce n'est pas le premier biographe inspiré par la grande figure de celui qui est à l'origine du syndicalisme fédéraliste dans ce pays. Son frère avait donné une biographie depuis longtemps épuisée dans laquelle il signalait, outre l'origine huguenote de la famille, l'admirable dévouement de Fernand en faveur des ouvriers qui avaient tant de mal à cette époque, beaucoup plus qu'aujourd'hui, à se libérer un tant soit peu de l'exploitation patronale qui n'était vraiment pas une plaisanterie, ni une invention de démagogue L'historien de ce non-conformiste eut la chance de connaître dans sa jeunesse des amis puis des parents de Fernand Pelloutier, ce qui, bien entendu, l'aida considérablement et dont nous profitons. Nous profitons de la parution de ce livre dont l'intérêt n'échappera à personne pour signaler également que le livre posthume de Fernand Pelloutier *Histoire des Bourses du Travail* (3), préfacé par Georges Sorel, n'est pas épuisé. Il en reste un certain nombre d'exemplaires (la vente en est versée intégralement au budget du périodique). Il commente, pour débuter, la situation ouvrière après la Commune, puis l'action des partis « ouvriers ». Le travail de notre camarade Foulon est envoyé franco contre 10 fr.

FLAMMES par *Maurice Laisant*. — Des vers du militant bien connu. Des vers de jeunesse puisqu'il leur attribue trente ans d'âge. Le recueil a obtenu le prix Charles Baudelaire, ce qui n'est pas un mince hommage. Tiré d'un chapitre : « Sourire », quelques alexandrins, la forme que je préfère — béotienne sans doute — dans la poésie :

Des vers m'avez-vous dit ? La langue de Virgile
De nos temps positifs est-elle aimée encor ?
Quelque écolier rêveur, las d'un même décor,
Taquine-t-il encore une muse indocile,
Quand les réalités se vendent à poids d'or ?

Ajoutons que le recueil est illustré d'un bon fusain en hors texte de l'auteur, dû au joli talent d'Antony Carretier.

LE VERTIGE par *Evguenia S. Guinzbourg*. — C'est un livre effroyable. On ne peut croire à tant de machiavélisme de la part de ceux qui traitent tous leurs adversaires de « fascistes » en voulant le terme péjoratif. L'auteur est une communiste accusée abusivement de trotskysme — et après tout c'était son droit si elle pensait ainsi — et qui fut victime des purges staliniennes, ô combien ! Avec toute la férocité qu'il se doit, elle fut enfermée durant près de vingt ans dans les geôles russes, les plus atroces du monde. Elle se débat contre ses bourreaux et n'accepte jamais de reconnaître ce qui n'a jamais existé. Kroutchev la sauve de l'enfer sibérien avant qu'elle ne meure, avant que l' « abattage des arbres », atroce travail-supplice, ne vienne à bout de ses forces. Chose curieuse, les geôliers, malgré leur zèle, deviennent parfois des prisonniers à leur tour ou plus simplement les hôtes des cimetières après exécution pure et simple. Quelques erreurs ou coquilles déformant le texte parsèment çà et là ces Mémoires, hélas, authentiques qui sont suivies de *notes* de l'éditeur vraiment judicieuses. « Prenez votre baluchon », cette phrase qui laissait entendre, à l'habitude, une aggravation du sort de la prisonnière est pour une fois salvatrice. Se lit d'un trait et il nous est promis une suite à ce récit dantesque non encore publiée en U.R.S.S. Bien entendu...

LES JEUNES ONT RAISON par *Aristide Bochot*. — Il s'agit d'un nouveau livre faisant suite aux précédents et intitulés respectivement : *la Vérité sur Dieu, Jésus et les Dogmes, l'Homme expliqué, Sauver l'Humanité, Vers un Monde nouveau*. Il constitue, pense l'auteur, le

plus formidable réquisitoire jamais dressé, en aucune langue contre la religiosité, cette gangrène spirituelle dont souffre l'humanité depuis les temps les plus reculés et qui lui a valu des torrents de larmes et de sang.

Il y est démontré, une fois de plus, que rien n'est vrai de ce qu'enseignent les prêtres, et qu'en matière religieuse tout procède de l'imposture. Il y dévoile, en même temps, des faits ignominieux, plus révoltants les uns que les autres, dont se sont rendus coupables les ecclésiastiques de tous rangs, papes compris. Les commentaires de l'auteur et les jugements qu'il porte sur la religiosité sont empreints d'une telle conviction et d'une telle force que le lecteur de ce livre — s'il est croyant — se dégagera de lui-même, par dégoût, de l'écrasant carcan spirituel dont il a été harnaché par ses géniteurs, dès sa plus tendre enfance. Livre courageux, comme les précédents, que tout libre penseur, tout rationaliste, doit se procurer, d'abord pour sa propre documentation, ensuite pour le faire lire par les croyants de son entourage. Il collaborera ainsi à la démythification si indispensable de ses contemporains, et surtout à l'effondrement des religions, de celle de Rome en particulier, *institution anachronique, responsable de millions* et de millions de morts, et qui, déjà, chancelle sur ses bases inconsistantes. Prix : 7 fr, port compris.

LES CELTES ET LES DRUIDES par *Gérard Serbanesco*. — L'auteur rappelle que les Celtes représentaient un groupe important de tribus qui ont donné leurs noms à différentes provinces, pays ou localités. Les noms de certaines tribus celtes sont assez connus. Ces peuplades occupèrent toute l'Europe jusqu'à la Vistule (y compris la péninsule scandinave), la Grèce, toute l'Asie Mineure ainsi que l'Asie occupée par les Perses, l'Afrique du Nord, l'Angleterre et l'Irlande.

Ces tribus ont été incapables de constituer ensemble un grand empire, à cause des luttes fratricides. Toutefois, elles créèrent un réseau de voies de communications inconnu jusqu'au VI^e^ siècle avant notre ère. En échange, ces tribus répandirent dans le monde entier ce qui représentait leur seul lien : leur religion. La doctrine druidique influença toutes les autres religions que nous vîmes paraître plus tard, après les temps homériques. Cette religion fut maintenue et dirigée par leurs prêtres, les druides, instruits et initiés en Irlande. Ces intermédiaires entre l'homme et la divinité utilisaient la magie et la

divination. Ils furent les seuls gardiens de la tradition. Ce fut la seule « unité » celtique. Cette croyance influença toutes les religions qui naquirent après. Même les pythagoriciens, qui ne firent que « raffiner » les enseignements reçus, furent influencés par les druides.

C'est pour cela que l'auteur fait un parallèle entre le druidisme et les autres religions pratiquées par les Assyro-Chaldéens, Egyptiens, Israélites, Grecs, Romains, par les pythagoriciens et dernièrement par les chrétiens. L'auteur étudie les dessins trouvés sur les dolmens, menhirs ou crom'lechs, d'après leurs positions, *en expliquant le symbole de chaque signe d'après l'ésotérisme ancien,* qui resta immuable dans toutes les religions. Franco : 45 fr (300 pages env., 30 illustrations).

La rubrique est un peu longue, pourtant il reste encore de nombreuses nouveautés à analyser. Ce sera pour les numéros à venir. Mes excuses aux auteurs ainsi reportés.

Peer LAVIRGULE

---

(1) En vente à « Contre-courant ».

(2) « Eugène Humbert, la vie d'un néo-malthusien », numéroté. Franco : 9 fr 10.

(3) « Histoire des Bourses du Travail » par Fernand Pelloutier, franco 25 fr (fin d'édition).

(4) Maurice Foulon vient de mourir ces jours-ci à l'âge de quatre-vingt-un ans.

DU CÉLIBAT DES PRÊTRES ET DE SES IMPLICATIONS

La toute première mission des religions, nous dirons même leur unique mission, est d'excuser l'atrocité de la naissance. Elles doivent consoler le vivant de son inopportun passage dans la vallée de larmes, en lui faisant croire que sa venue au monde n'est pas fortuite, qu'elle a été prévue par un Dieu infiniment bon et infiniment puissant, qui saura le dédommager dans une vie future des souffrances qu'il subit ici-bas. En bref, la religion doit justifier la vie qui est injustifiable. La vie sans continuité, sans effet perceptible, la vie cessant définitivement à la mort, choque aussi bien la raison pure que l'âme émotive. L'homme pensant éprouve une répugnance à admettre sa propre inconsistance, donc sa propre nul-

lité. Il se voudrait survivre au-delà de son parcours terrestre. Deux propositions lui sont offertes à cet effet :

1) Par la mystique religieuse qui lui promet la survivance de son âme immortelle.

2) Par sa perpétuation dans la postérité charnelle.

Pour ce qui est de la survivance spirituelle, aussi longtemps qu'il se contente de « croire », de croire en Dieu, de croire à sa propre résurrection, il ne fait de mal à personne. Grand bien lui fasse ! Mais, dans le second cas, il fait arbitrairement intervenir un tiers, auquel il impose les déceptions et les viccissitudes de la vie, auquel il transfère ses propres inquiétudes, et duquel, par-dessus le marché, il attend des compensations sentimentales et même matérielles.

C'est cela qui constitue le péché originel, dénoncé dans l'allégorie de nos premiers parents Adam et Eve, péché dont se rend coupable tout géniteur. C'est le péché que les sacrements, les cérémonies religieuses sont censés effacer. Et c'est à ce point qu'intervient le véritable rôle du prêtre qui, en prétendant sanctifier la naissance, en rejette la responsabilité sur Dieu et en dégage les parents. Notons que le prêtre n'est pas le seul coupable de cette mystification. Parents, amis du couple, la presse, les autorités civiles parfois lorsqu'il s'agit d'un personnage marquant, s'empressent d'envoyer leurs félicitations aux « heureux parents » de « l'heureux événement ». Ils se gardent bien d'envoyer leurs condoléances au malheureux nouveau-né, condamné aux déconvenues de la vie et à la mort.

S'il avait droit de libre expression, le prêtre devrait prêcher, à l'instar de certains philosophes de la Grèce antique : « La vie est le mal, ne la propagez pas. Regardez-moi, je vous donne, moi, l'exemple de l'abstinence. » C'est donc bien dans le refus de transmission de la vie que résident la force et le prestige de l'Eglise catholique. *Le prêtre est berger, il n'est pas troupeau.* Ce qui toutefois ne l'empêche pas de goûter à la chair des brebis. Il sera opportun ici de rappeler le cas du curé d'Uruffe, qui avait tué sa maîtresse enceinte de ses œuvres et qui, condamné à la réclusion à perpétuité, reçut néanmoins le pardon de son Eglise. En pardonnant, l'Eglise a agi en parfaite concordance avec ses principes enjoignant la non-procréation à son clergé.

Les âmes sensibles qui plaignent le curé de devoir

renoncer aux plaisirs de la chair se trompent. En pratique, le prêtre n'est nullement condamné à l'abstinence totale. Il a d'abord sa gouvernante d'âge canonique. Il peut visiter des professionnelles. Il peut avoir des petites amies et même qu'il est souvent favorisé sous ce rapport, car il y a pas mal de femmes qui sont attirées par la soutane, comme d'autres sont attirées par l'uniforme militaire. L'essentiel est qu'il sache observer une stricte discrétion, éviter les scandales et qu'il prenne des précautions en vue d'éviter les accidents. Un certain auteur espagnol affirme que dans son pays, presque tous les curés vivent en concubinage. Et pourtant on connaît la sévérité de l'Eglise catholique en Espagne. Au point de vue économique, le curé catholique n'est nullement à plaindre. Il est bien logé, bien nourri, bien soigné. Il est infiniment plus veinard que le pasteur anglican par exemple, simple petit fonctionnaire de l'état civil chargé d'enseigner la Bible, entouré de marmaille et flanqué d'une épouse acariâtre. Il serait bien bête, le curé catholique, de troquer les multiples avantages du célibat contre les responsabilités du conjugo.

Alors, pourra-t-on objecter, si du moins les rumeurs que l'on fait circuler sont exactes, pourquoi y a-t-il des prêtres qui tiennent tant à convoler ? Sont-elles exactes, d'abord, ces rumeurs ? C'est douteux. Il est néanmoins fort possible qu'il y ait des curés catholiques qui cèdent aux instances de maîtresses qui, elles, tiennent à régulariser la situation. Ou bien que, plus prosaïquement, ils cherchent à échapper à l'impôt sur les célibataires ? ou bien à participer à la chasse aux allocations ! D'ailleurs, pourra encore questionner l'esprit logique, s'il est reconnu que la vie est le mal, que la naissance est une catastrophe, pourquoi certains gouvernements poussent-ils tant à la prolifération ? Réponse : parce que du jour où l'inopportunité de la vie et sa malfaisance seront officiellement reconnues, c'est toute la structure de la société judéo-chrétienne, basée sur la cellule familiale, qui va entrer en décomposition.

Or déjà nous pouvons constater qu'avec l'inévitable et proche législation de la contraception, de l'avortement et plus tard de l'euthanasie, cette société capitaliste, axée sur la propriété privée représentée par l'argent, peut s'attendre bientôt à quelques rudes coups de butoir.

René ANSAY

LA RELIGION MÉDICALE

A J. Daniel Martinet
et à Gaston Ferdière.

Hâtons-nous d'en rire...

ON ne saurait dire si la médecine est née de la religion ou, au contraire, si celle-ci naquit de celle-là. Lors de la formation embourgeoisée de la société, on les voit déjà l'une et l'autre installées. Les deux sacerdoces s'accordaient, voire se confondaient. La moelle du même os les nourrissait. Mais avec le temps, la pratique affluant de plus en plus, les deux sœurs jusqu'alors de compérage se jalousèrent, briguant l'autonomie dans l'espoir de dominer. Et la médecine du purgatoire triompha de celle de la purgation.

La crainte des excommunications et des autres formes juridictionnelles d'imposer la vérité dans le flambage sur le bûcher en décrétait si facilement des signes de sorcellerie que toute la gent médicastrique se mit au garde-à-vous devant la Foi, à l'ombre de la Cathédrale. Certains quelque peu hérésiarques se vengeaient en traitant leurs patients qui n'en pouvaient mais à l'antimoine. Le malade risquait d'en mourir, mais, au fond, ce n'était qu'une manière entre vingt autres.

Durant des siècles les médecins gardèrent la plus grande prudence n'osant pas même riposter aux attaques et moqueries des auteurs et des comédiens. Mais avec l'imprimerie qui était née, malgré les embûches et les interdits, de nombreux horizons s'ouvrirent et les sciences furent mises sur la sellette. Après avoir brûlé les alchimistes, on conçut de l'intérêt pour la chimie, la physique l'histoire naturelle, etc... Après Rabelais, Bacon, Montaigne, l'**Encyclopédie** de Diderot, Voltaire et les philosophes imposèrent une orientation effervescente dont il fallut tenir compte. La religion tenta de parer les coups (cette évolution étant quelque peu imprévue), elle n'en avait pas moins été visiblement frappée. Et survint la Révolution qui donna confiance

aux disciples d'Esculape, d'Hippocrate et de Galien, qu'elle avait réveillés de leur torpeur.

Puis apparurent les premières grandes industries par les promesses de la vapeur. Enfin éclairés soudain par le gaz, en attendant l'électricité, ils aperçurent le microscope ; oh ! pas tout de suite. Mais quand ils s'avisèrent de s'en servir, ils se sentirent grandir. Eh ! Eh ! Ils se poussèrent du col, relevèrent le bonnet et, devenus astucieux, profitant de l'instauration de l'étude des sciences diverses jusqu'alors dédaignée — par eux les premiers — ils s'avisèrent de hausser leur savoir livresque à ce titre de science, leur science médicale, empirique et tantpirique frottée d'un peu de lecture et chimie, d'anatomie, d'herboristerie engluée dans un julep. Ce bagage n'était-il pas digne d'être déclaré scientifique ?

Ils insinuèrent aux bons moments leur revendication. La muscade passa. Intégrés dans ce nouveau cadre culturel un peu flottant, les médecins assirent aussitôt leurs positions et les fortifièrent opiniâtrement. On ne peut nier qu'ils se donnèrent « corps et âmes » à leur cause. Les vieux usages d'antan furent remis en vigueur. Passez-moi la rhubarbe, je te passerai le séné, et l'on les vit s'entreglorifier, étaler leurs mérites à tout propos et, bien que leur baratinage les portât au pinacle, à la barbe de ceux qui riaient naguère de les voir bafoués, on les honorabilisa avec largesse. Les dictionnaires s'emplirent de brillantes biographies. Juste revanche. Les chevaliers de l'antimoine prenaient le pas sur les moines de toutes obédiences qui les avaient maintenus sous l'éteignoir. Ils étaient maintenant au premier plan de l'élite, mais restés sages, bien sages, ils surent ne pas rompre avec la moinaillerie toute relation. La médecine était à cette heure « expectante » avant tout et l'on le pût voir quand, après avoir coupé des têtes, et que le sceptre ramenait le goupillon. Ils saluèrent. Quelle gloire n'était-ce pas que d'être bien en cour, dans le sillage d'un Napoléon ou même d'un des roitelets qui lui succédèrent ou du Badinguet du second Empire ? M. Pasteur le tout premier nous en a laissé des

preuves ineffaçables et accablantes avec ses dédicaces en l'honneur du grand Napoléon III et de sa Montijo — dédicaces qui n'ont d'égales en flagornerie que celles de Molière au Roi-Soleil.

Quand la République se réinstalla, ce qui fut un peu — oh ! un peu ! — au dommage encore de la cléricature, les médecins se sentirent repousser des ailes. Ils résolurent d'emporter la place — la première ! Pourquoi pas ? Au nom de leurs autorités : Bichat, Broca, Broussais, Laënnec, Charat, Claude Bernard, etc., comme l'avait fait jadis le christianisme au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, songèrent à faire admettre leur « affaire » comme expressive d'une religion neuve.

Ils sont aujourd'hui parvenus à leur dessein. La « science médicale » est une intégration de la Foi et est en passe de devenir la première religion de l'univers. Déjà, comme chez nous, on la voit, comme toute religion militante, se montrer volontiers abusive ! Il y a une soixantaine d'années il parut un ouvrage d'un haut intérêt qui avait pour titre un conseil qui reste valable — plus valable qu'à sa date de parution, 1907 — « Défends ta peau contre ton médecin ». Les deux auteurs, MM. Charles Soller et Louis Gastine, nous mettaient en garde contre la créance en l'autoritarisme médical érigé en compétence infaillible. Ils dénonçaient déjà, en 1907, la tendance dictatoriale de la médecine officielle. Un autre ouvrage qui vient de sortir, « les Charlatans de la Médecine » de M. V. Lionel d'Autrec (1), reprend le débat et il apporte les preuves de cette dictature. Il nous met en face de faits. Cette infaillibilité est établie en dogme et nous sommes obligés de constater que, sous le couvert d'une sorte d'organisme supérieur dénommé l' « Ordre des médecins », une domination arbitraire s'éxerce, et prend de plus en plus de goût au maniement de la férule.

De fait, plus peut-être que la religion doctrinale qui ne s'en faisait faute, la théologie médicale officielle s'est instituée un Etat dans l'Etat et cela est si vrai qu'alors que l'Eglise catholique, chez nous, n'avait pu imposer universellement le baptême, elle est arrivée à introduire son espèce de

baptême à elle : la vaccination (les vaccinations devrions-nous dire). Et la loi se prête aux hostilités qui remplacent les anciennes hosties. L'aspersion de jadis n'est plus le clystère, il est devenu une seringue ; mais là encore, tandis que le lavement n'était pas légalement obligatoire, le jus de la seringue est imposé. Le rétif et objecteur est susceptible de pénalisation.

Le Dieu qui sous divers noms : Jésus, Mahomet, etc., était Dieu n'eut jamais autant de pouvoir de coercition que n'en ont les bondieux laïques seringueurs qui représentent la nouvelle divinité. Cela serait drôle si ce n'était pas si coûteux, et dangereux à la fois, selon ce qu'affirment de nombreux adversaires de ce que Léon Bloy appelait si cocassement : la « Vacheria ».

Cette religion de la santé du corps possède une armée innombrable de servants et de desservants : médecins, chirurgiens, pharmaciens, professeurs en toutes sortes de matières régis par des académies, des instituts, des écoles diverses de phy, P.S.Y., bio et autres enseignements à terminaison en ique, en pique et en nique.

A cette armée active, oh, combien ! armée de première ligne, s'ajoutent les réserves, l'artillerie des industries chimio-pharmaciques et celles de complément des différents services dits d'assistance et d'hygiène. Une véritable Armée du Salut et qui nous amènerait à croire que les destinées de l'humanité sont continées dans le strict domaine de la maladie.

Et quand on pense que cela se définit par le mot santé ! A la vôtre.

Je me réserve de présenter la prochaine fois : les deux médecines.

Henri POULAILLE

---

(1) En vente à notre service de librairie. Franco : 19 fr.

L'INDIVIDUALISME SOCIAL

Charles-Auguste Bontemps qui dans le mouvement anarchiste occupe une situation à part — du moins c'est mon avis — vient de faire paraître sous ce titre une étude dont je donnerai prétexte à ce propos. Je le considère comme une suite d'articles, écrits pour répondre soit à des demandes d'explications, soit à des contradicteurs délibérés. Nous connaissons bien Bontemps, ici, à *Contre-courant*. Il y a collaboré sous la nouvelle formule. Il a donné, au même périodique, sous le titre général : « l'anarchisme et l'évolution » trois brochurettes différentes qui, si j'ose m'exprimer ainsi, ont servi ensuite de « squelette » à son *Anarchisme et le Réel*.

Et c'est bien, le tout assemblé, un résumé précis de ce qu'il entend par individualisme ou anarchisme social. Je négligerai volontairement tout ce qui est consacré à la polémique (réponse à André Thérive) ou à sa position vis-à-vis des écritures révélées et à la religion (lettre à un ami ecclésiastique) pour m'en tenir à ce qui a rapport au titre, soit les trois quarts de l'ouvrage paru.

L'anarchisme durant des années a été l'épouvantail commode des gens marqués par la propagande adverse, un peu « l'homme au couteau entre les dents » anticommuniste, qui avait d'ailleurs servi sous le Second Empire. Le terrorisme de la fin du XIX^e^ siècle et la bande dite « à Bonnot » (1) en sont responsables. Depuis tout cela a bien changé et nombreux sont ceux qui sous le nom de « libertaires » plutôt que d' « anarchistes » sont tout prêts à leur faire une place — une petite place, certes — dans le concert social.

J'ai personnellement découvert l'anarchisme il y a quelque quarante-huit ans et, si je fus, à proprement parler, un « sauvage » dans le sens que l'on donne à ceux qui combattent seuls, je pense, à l'instar de Charles-Auguste, n'avoir fait preuve — sauf peut-être dans ma prime jeunesse — pour défendre des thèses ardues, ni de démagogie et en aucun temps de mauvaise foi. J'ai une position assez proche de Bontemps en quoi je pense que cet idéal ,si injustement décrié, est une méthode de vie, un refus de parvenir, en un mot, un moyen de se « sentir fier de soi » aux heures de découragement. Il en est.

Pour en revenir à la plaquette de notre auteur, je ne crois mieux faire que de donner des extraits, parfois

émaillés de commentaires courts. Passons sur l'honnêteté intellectuelle et le refus de parvenir, j'en suis d'accord et je l'ai dit, non sur l'explication. « *J'entends,* dit-il, *par refus de parvenir le dédain des distinctions officielles et l'indifférence aux vanités sociales... On n'y doit pas inclure les promotions professionnelles. Il ne serait pas réaliste de tenir un anarchiste pour un surhomme échappant au désir naturel de mieux-être matériel et au besoin normal de manifester ses capacités.* »

Les distinctions sociales ! Faut-il encore qu'on vous les offre. A ce que je me suis laissé dire à la suite de refus retentissants, les impétrants doivent aujourd'hui les solliciter. Pour le reste, cela dépend de l'homme confronté, chacun ayant sa conception propre du mieux-être matériel et de la manifestation de ses capacités. Ici verglas, attention aux dérapages. D'ailleurs je renverrai l'auteur à la page suivante : « *d'aucuns rétorquent avec désinvolture que ce n'est qu'une question de débrouillage personnel* ». Je sais fort bien que là ce ne sont pas les individualistes sociaux qui sont visés, mais il faut connaître les théories pour établir la nuance.

« *On ne lance pas des idées hérétiques sans se heurter aux préjugés des sectes et aux privilèges des pouvoirs...* » lit-on par la suite. Tout à fait juste, plus de coups à recevoir que de sinécures à récolter, la prison plus facilement qu'une promotion administrative et aussitôt visant le « verbalisme systématiquement injurieux » « *...Un anarchisme de gueuloir est inapte à tenir de fallacieuses promesses.* » L'attaque fait mouche, ce ne sont pas les mêmes que tout à l'heure, qui ont reçu la décharge. « *Une révolution proprement anarchiste est une utopie, voire un non-sens.* » Notre camarade a l'air de penser, et il en donne des raisons frappées au coin d'une observation acide, qu'une révolution socialiste-libertaire a une réussite plus pronosticable à la condition qu'il y entre beaucoup de socialisme. Bien entendu, tout devient plus commode mais prête à la critique un champ très étendu !

Il va me falloir conclure ; pourtant sur la pérennité de l'anarchisme nous avons l'un et l'autre des choses à dire. « *L'anarchisme,* affirme Bontemps, *n'est pas une étiquette. Il est le nom propre d'une philosophie évolutive qui définit une éthique et une esthétique de vie personnelle, quelle que soit la société où l'on vit en un temps donné... C'est par le moyen d'interférences qu'elle*

passe de l'individuel au social»... et enfin : « *Ce que l'on combat n'est pas nécessairement tout de mauvaise qualité, pas plus que nous ne sommes en tout de qualité excellente. Une telle attitude est moins facile à tenir que celle d'une démagogie de l'anti-tout ou de la splendeur des nuées. Elle exige, avec du caractère, un certain détachement des contingences. Mais, référée aux constantes d'une philosophie anarchiste, elle a pour elle la durée et, par suite, une efficacité dans le temps.* »

Maintenant, en vous conseillant la lecture de *l'Individualisme social* (2), je vais, à mon tour, donner un avis que je crois pertinent. Je me suis, évidemment, déjà posé la question, à savoir, de l'utilité de mon militantisme. Vous dire que le doute a parfois été mon lot ne vous étonnera pas, le contraire risque de me faire passer pour un naïf. Et pourtant... Je lisais, tout dernièrement, un livre consacré à l'art de la peinture. Il fut un temps où les impressionnistes étaient hués à qui mieux mieux ; aujourd'hui les gens riches, les musées, les Etats s'arrachent leurs œuvres. Autrefois j'ai rencontré des présidents de tribunaux. Leur rôle n'eut jamais d'autres résultats : celui de me condamner. De nos jours, il en est un qui lit *Contre-courant* et qui pense que c'est chez les libertaires qu'il faut aller chercher quelques vérités qu'on ne trouve pas ailleurs, m'a affirmé son « abonneur ».

Je ne pense pas en faire un adepte, que de chemin parcouru tout de même en un demi-siècle. Et si les anarchistes étaient les impressionnistes de demain ?

L.L.

(1) « Les Bandits tragiques » par V. Méric (un vol. franco 7 fr 70).

(2) Un volume : franco 3 fr 30 à notre service de librairie.

NOTE CONCERNANT L'EDITION DE « CONTRE-COURANT »

Les nouvelles conditions d'impression (corps 8 interligné) font que nous sommes obligés de supprimer des rubriques dont celle du service de librairie — qui, quoique ayant subi des retards importants, fonctionne toujours. Il reprendra dans le prochain numéro. En attendant, les insertions des numéros précédents sont toujours valables.

PANORAMA DU MONDE

SOLIDARITE POUR LES ANTIFASCISTES ESPAGNOLS

COMITE ESPAGNE REVOLUTIONNAIRE. — *A tous les antifranquistes :* Il n'y a pas de prisonniers politiques en Espagne... c'est ce qu'affirme le gouvernement de Franco... Pourtant le 24 décembre 1967 le jeune militant anarchiste David Urbano Bermudez, domicilié à Paris, était arrêté à Madrid et mis, après les « interrogatoires » de rigueur, à disposition du tribunal spécial de l'Ordre public. Son délit ? Il ne transportait pas de propagande « subversive », il n'était pas chargé d'une mission « subversive ». Alors ? Eh bien, uniquement l'accusation d'appartenir, en France, à la Fédération ibérique des Jeunesses libertaires, et encore cela ne peut-il être qu'une supposition communiquée par la police française à leurs collègues d'outre-Pyrénées dans le cadre d'une collaboration scandaleuse et néanmoins permanente. En effet, ces derniers temps la police française à effectué une série de manœuvres d'intimidation à l'encontre de plusieurs jeunes antifranquistes dont David Urbano, à qui l'on avait retiré sa carte de séjour.

Il n'y a pas de prisonniers politiques en Espagne... et pourtant il y a des détenus politiques qui croupissent dans les cachots franquistes depuis dix-huit ans. C'est ainsi que Miguel Garcia Garcia, âgé actuellement de soixante ans, est détenu depuis 1949 pour avoir milité dans les rangs de la C.N.T. En dépit d'une grave affection cardiaque (il a eu un infarctus cet été), il demeure enfermé au centre pénitencier de Soria, situé à 1.100 m d'altitude, ce qui met sa vie en danger permanent. De plus, il apparaît que, selon la propre législation franquiste, ce militant ouvrier aurait déjà dû être libéré du fait des réductions de peine.

Il n'y a pas de prisonniers politiques... mais que devient le jeune Julian Millan Hernandez, apréhendé sur le trajet Port-Bou à Barcelone le 17 octobre dernier ?

La réalité, c'est que les prisons espagnoles renferment des centaines de prisonniers politiques (certains, comme Juan Salcedo, condamnés à soixante ans de réclusion) ; la réalité, c'est que tous les antifascistes ont le devoir

de manifester leur solidarité morale et matérielle avec ces détenus et de dénoncer sans répit cet état de choses. Amis, les prisonniers politiques comptent sur vous !

OPPOSITION ET HARMONIE DES CONTRAIRES APPARENTS

AUJOURD'HUI, UTOPIE... DEMAIN, REALITE

Dans l'état actuel des choses, en un monde encore morcelé par 900 langues et environ 6 millions de dialectes, certains penseront, en souriant, qu'il s'agit là d'une véritable gageure que de vouloir harmoniser ces trois facteurs, apparemment aussi opposés et contraires, que sont : la science, la philosophie et l'espérance, cette forme de la foi désormais éclairée à la lumière de la connaissance.

Nous allons néanmoins entreprendre d'examiner succinctement, mais aussi clairement et simplement que possible, chacun de ces trois facteurs séparément.

1° Q. — *Qu'est-ce que la science ?*

R. — La science est une attitude intellectuelle, une forme de l'intelligence en action à la recherche de la réalité expérimentale, c'est-à-dire : fondée sur l'expérience positive. Considérant que croire n'est pas comprendre, qu'affirmer n'est pas démontrer, qu'il n'y a pas plus d'effet sans cause que de cause sans effet et qu'enfin : la diversité des interprétations ne change rien à la réalité fondamentale : « mille rameaux — un seul tronc », la science, partant des phénomènes naturels qu'elle observe, s'efforce de remonter progressivement vers la cause dont ils proviennent.

Or, le résultat de ses investigations est particulièrement fructueux puisqu'il permet une connaissance sans cesse plus exacte et plus étendue de la réalité universelle et des lois qui la déterminent. Cette réalité universelle où tout se résout pratiquement, en une succession infinie de métamorphoses étroitement enchaînées, constitue le grand brassage au sein duquel se réalise la condition humaine en perpétuel devenir vers un plan supérieur de perfectionnement.

2° Q. — *Qu'est-ce que la philosophie ?*

R. — Science générale des êtres, des principes et des

causes, étude des lois naturelles sous leurs divers aspects, la philosophie est une interprétation morale de synthèse dont la valeur et l'objectivité est en rapport direct avec notre ignorance ou notre connaissance de la réalité universelle.

3° Q. — *Qu'est-ce que l'espérance, cette forme de la foi désormais éclairée à la lumière de la connaissance ?*

R. — Comme une déesse antique amoureusement polie par les baisers des siècles, l'espérance est en quelque sorte comme le remorqueur de notre existence terrestre ; elle constitue une sorte d'acte de foi d'autant plus valable qu'il est éclairé et fortifié par la connaissance. Car l'espérance ne doit pas être seulement « le rêve d'un homme éveillé », comme le prétendait Aristote ; elle n'est pas non plus cette vertu théologale des mystiques qui attendent leur récompense d'un monde illusoire. Selon nous, l'espérance est la foi en la vie même, en ce qu'elle peut donner par notre effort personnel et par la pratique d'une éthique rationnelle et constante.

Alors que l'investigation scientifique observe, scrute, analyse, son interprétation philosophique (morale) évolue parallèlement vers une prise de conscience adéquate, les ardeurs de la foi mystique étant impuissance à remplacer la connaissance même partielle... La foi aveugle, non éclairée, si peu conforme à la raison et à la logique, a été, à travers les âges, un ferment d'abus, de crimes et de pillages ; les innombrables tragédies enregistrées par l'histoire montrent que l'ignorance et la crédulité furent toujours à la base de tous les excès.

En conclusion, nous sommes amenés à considérer les trois facteurs précités : science, philosophie et espérance, comme les éléments d'un tout indissoluble.

Un certain sage, il y a environ deux mille ans, déclarait : « Il n'est rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu, l'esprit de vérité se manifestera sur les hommes et leur révélera progressivement toutes choses... » Or cette prédiction a été sans cesse confirmée par l'apport constant des observateurs, des chercheurs, des réalisateurs et des savants qui se sont succédé au cours des générations, depuis cette époque jusqu'au progrès relativement foudroyant des techniques modernes. Ceci est une simple constatation de faits, indépendamment de toute autre considération...

Jacques FONTENEAU

Parmi les groupements

CENTRE DE SOCIOLOGIE LIBERTAIRE

BUTS ET MOYENS

LES buts poursuivis par le Centre de Sociologie libertaire sont les suivants : *a*) Procéder à l'inventaire de l'école doctrinale dont il est la continuation, afin d'exhumer et de répandre ce qui en demeure valable ; *b*) Elaguer ou modifier ce que l'expérience, l'évolution des faits sociaux, les nouveaux apports de la science, et, dans une certaine mesure, de la pensée humaine fait apparaître comme dépassé ; *c*) Compléter et développer, par des études méthodiques, spécialisées et documentées, répondant aux réalités matérielles, intellectuelles et morales de la société d'aujourd'hui et de demain, l'œuvre de nos prédécesseurs qui doit nous servir de base, mais qu'il faut féconder et enrichir sous peine de sclérose et de disparition.

Nous précisons que notre effort ne sera qu'intellectuel. Du point de vue social, qui nous intéresse essentiellement et qui implique un comportement individuel correspondant, le labeur et les créations de l'intelligence doivent aboutir le plus possible ou tendre à des réalisations collectives concrètes afin d'influencer au maximum l'évolution de la société dans un sens libertaire.

Rien de grand ni de durable ne se fera si l'on ne définit pas en une ample synthèse les aspirations qui doivent guider nos efforts et notre activité. Cette synthèse, qui embrasse à la fois l'aspect matériel, intellectuel et moral de la vie, est la suivante : nous luttons pour la création graduelle ou rapide, selon les conditions du combat, d'une civilisation libertaire. A l'invasion croissante de l'impérialisme étatique à laquelle nous assistons dans la société moderne ; devant la marée technocratique en voie d'annihiler les valeurs qui font la grandeur et la dignité de l'homme et déshumanise la collectivité, nous opposons la participation créatrice et responsable, individuelle et solidaire du plus grand nombre. Nous considérons que le conflit essentiel de l'avenir, conflit qui est déjà pratiquement ouvert, opposera l'étatisation autoritaire, avec ses automatismes tout-puissants, au socialisme libertaire, caractérisé par le développement et la prééminence de ce qui constitue les attributs supérieurs de l'homme.

C'est à ce combat, théorique et pratique, que nous invitons nos contemporains. Une défense sérieuse de cette position alimentée par des recherches continuelles dont notre Centre se propose d'être un organisateur dynamique et persévérant peut et doit, si nous savons éviter certaines erreurs du passé, et chercher les points de

coïncidence existant avec tant d'hommes et de femmes qui, par des chemins différents, sont parvenus à des conclusions très proches des nôtres, donner des résultats justifiant notre espoir et notre initiative. Mais les activités multiples qu'impliquent les buts énoncés requièrent des moyens techniques de travail indispensables à l'école sociologique qui est la nôtre, car la sociologie véritable embrasse tout ce qui se rapporte à la vie des hommes et des populations, tant dans le domaine social qu'économique, politique, psychologique, biologique ou autres. Rien n'est isolé des grands aspects de la vie, et l'on ne peut traiter des problèmes humains en ignorant l'interpénétration ou la subordination des différentes parties qui composent la connaissance indispensable à des réformateurs. Sans perdre jamais de vue les postulats fondamentaux qui constitueront notre raison d'être, nous devrons suivre, par une étude systématique et un effort collectif permanent, l'évolution de tous ces facteurs dont le rôle grandit sans cesse à l'échelle planétaire.

Notre Centre se propose donc de fonder une bibliothèque aussi riche et nourrie que possible, ainsi qu'un fichier où l'on réunira, en l'augmentant toujours, une documentation vaste et complète sur toutes les matières se rapportant aux activités intellectuelles et pratiques qui seront les nôtres. Ce fichier, qui pourra travailler d'accord avec d'autres, similaires, organisés à travers le pays, constituera pour nous un foyer de travail et de lumière, une source d'information indispensable. Telle est la tâche que nous entreprenons, en demandant à ceux qui acceptent de se joindre à nous de le faire avec la compréhension et la responsabilité qui doivent inspirer les révolutionnaires. Car être révolutionnaire, c'est avant tout lutter positivement pour la construction d'un monde meilleur. Ont signé : *Jean-Pierre Bellec, Jean Barrué,*

COLETTE FREMION N'EST PLUS

Elle a mis fin à ses jours au cours d'une crise de dépression nerveuse, un soir de janvier, d'un coup de feu. Trompant la vigilance de son compagnon, elle a choisi la méthode « Hemingway » dont elle avait lu et retenu les détails parus à l'époque dans les journaux. Encore jeune, elle a sans doute été la victime d'un dérangement hormonal à la suite d'une cure d'amaigrissement à Brides cet été. Notre amie, originaire de Romorantin, était connue de nombre de nos amis. Elle vivait au Maroc, à Meknès, où elle exerçait la profession d'enseignante. A son mari, notre ami René Frémion, à ses parents affligés, nous présentons nos condoléances émues.

Corinne Dos Santos, Ramon Finster, Roger Hagnauer, Mathilde Harlay, Madeleine Joret, Marguerite Liégeois, Gaston Leval, Jacques Meisel, Jean Meysonnier, Jean Thersant, Julien Toublet.

Adresser toute correcpondance à J.-J. Toublet, 21 avenue du Colonel-Fabien, Saint-Cyr-l'Ecole (Yvelines-78).

Union locale de la première région C.N.T. Sarthe - Loir-et-Cher - Indre-et-Loire

Le 30 septembre 1967, une réunion s'est tenue à Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher), groupant des militants français et espagnols des trois départements cités plus haut. Un bureau a été constitué, comprenant : 1 secrétaire : *Leclainche René* - « La Roche », CHAILLES-41 ; 1 secrétaire adjoint : *Senez André* - « La Botte Rouge », LA CHAPELLE-GAUGAIN-72 ; 1 trésorier : *Canillas Idalio* - LA MOTTE-BEUVRON-41. Le secrétaire est chargé de la coordination entre militants et sympathisants de la 1re Région et des relations en général avec toutes les régions.

Ce bureau d'Union locale demande au Bureau confédéral : qu'une plus grande coordination soit établie au sujet des relations concernant le travail et les perspectives immenses qui s'offrent à nos idées syndicalistes actuellement ; que les possibilités de propagande (matériel) soient mises à sa disposition dans le but d'une utilisation rationnelle et efficace ; que *le Combat syndicaliste,* notre organe officiel sur le plan national, accorde une place beaucoup plus large aux problèmes de notre pays, sur les revendications tant ouvrières que paysannes, sur le social et sur l'éducation militante ; qu'une page recto-verso de ce journal soit rédigée en français, ce qui favoriserait notre propagande.

Des contacts sérieux et positifs ont été établis avec des militants du département du Cher (18). Nous allons entrer en relations avec les camarades de la 10e Région dans toutes les localités où la C.N.T. est déjà existante. Pour des raisons pratiques de coordination et de travail, nous allons dissoudre le Comité de coordination existant, qui a rempli sa mission auprès des compagnons, pour le remplacer par des contacts de région à région, qui seront plus positifs. Nous suspendons la parution de la *Lettre syndicaliste,* momentanément, afin de collaborer plus étroitement à la diffusion du *Combat syndicaliste,* auquel nous ferons parvenir quelques articles pour insertion. Les camarades qui ont envoyé des fonds pour la *Lettre syndicaliste* seront remboursés sur leur demande, et dans le cas contraire cet argent sera versé dans notre caisse de propagande. En conclusion, un appel est lancé à tous les compagnons pour qu'ils nous rejoignent et nous aident dans notre action et notre lutte, qu'ils participent activement à la propagande et à la diffusion de nos idées.

N'attendez pas qu'il soit épuisé

Les pages de l'IMPOSTURE RELIGIEUSE, insérées dans un dernier envoi, vous ont sans doute donné l'envie de vous procurer ce livre de grande classe qui fait, réellement, le tour de la question religieuse.

A CET EFFET NOUS OFFRONS A NOS LECTEURS qui ne le possèdent pas l'occasion de l'acquérir A MOITIE PRIX

Sur demande nous enverrons le volume (plus d'un million de lettres et signes) au prix de trois francs, plus le port, soit :

franco : 3,70

ECHANGES CULTURELS variés, relations, de valeur, séjours utiles et agréables, grâce au CERCLE AMICAL DE CULTURE HUMAINE qui vous aidera à développer votre personnalité, élargir vos horizons, enrichir votre vie. Docum. contre 3 F (C.C.P. 11 94 60 Marseille, ou timbres) à CACH : *Villa Euphorie, bd P.-Valéry, Montpellier* (34).

CONTRE COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Rédaction
Louis LOUVET
24-26, rue Pierre-Leroux
PARIS-7e

Téléphone : SEGUR 09-68

TARIF
DES ABONNEMENTS

Abonnement simple, 10 f.
Abon. hors frontière. 12 f.

La série doit normalement comprendre 15 numéros et théoriqeument 800 pages. Les abonnements partent du 15 janvier 1967
(Rappel du chèque postal : Louis Louvet, 880-87-Paris)

Directeur de la publication : Louis LOUVET (inscrit sous le no 21.451)
Paris — Imp. La Ruche Ouvrière — 10, r. de Montmorency (3e)